**Zeitschrift:** Ingénieurs et architectes suisses

**Band:** 117 (1991)

**Heft:** 24

**Artikel:** Je suis ingénieur, mais je me soigne...: ... immortel Archimède, artiste, ingénieur

**Autor:** Crevoisier, Jean-Claude

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-77687

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 15.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Je suis ingénieur, mais je me soigne...

## ... immortel Archimède, artiste, ingénieur...

**Les écoles polytechniques fédérales sont de remarquables lieux de formation. Mais ce ne sont malheureusement que des «écoles professionnelles haut de gamme». Car si la durée des études y est aussi longue – sinon plus longue – que dans certaines facultés universitaires, les diplômés qui en sortent ne sont trop souvent, au départ, que d'excellents techniciens... sans âme. Et évidemment sans états d'âme. On y développe à merveille l'esprit de géométrie. Mais on y laisse en friche l'esprit de finesse.**

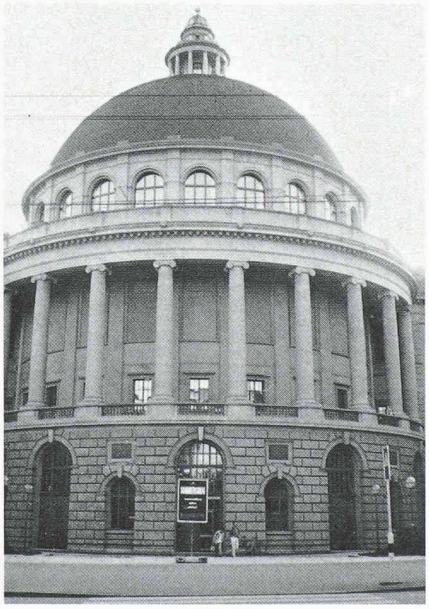
### Une tête bien pleine

Loin de moi l'intention de dénigrer l'une des grandes écoles les plus prestigieuses de Suisse, dont je suis d'ailleurs un des «produits». De plus, à la réflexion, c'est à moi-même que je dois m'en prendre d'abord. Le «Poly» n'est pas seul responsable du caractère unilatéral et trop exclusivement pratique de ma formation initiale. Cet utilitarisme à court terme de l'enseignement qui y était dispensé, il m'appartenait aussi de m'en libérer. Et de puiser à d'autres sources les éléments constitutifs d'une formation plus globale.

PAR JEAN-CLAUDE CREVOISIER, MOUTIER

Chaque semestre, par exemple, il nous était demandé, à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, de fréquenter un cours au moins de la «Section 9», dite de «culture générale». Nous avions alors le choix entre des cours de littérature, d'économie générale, de science politique, en passant par les beaux-arts, l'histoire et d'autres disciplines qui auraient pu constituer pour nous autant d'ouvertures à un autre mode de pensée et à une autre vision du monde. Toutefois, le caractère optionnel et en définitive un peu folklorique de cette exigence réglementaire, ajouté à une grande et naturelle tolérance des professeurs chargés de ces enseignements, expliquent alors partiellement – sans l'excuser – notre manque d'intérêt pour ces matières.

En outre, nourris jusqu'à plus faim de connaissances techniques multiples – et pas toujours faciles à assimiler, dans la mesure où, en plus, certaines d'entre elles nous étaient transmises en langue allemande –, nous cherchions notre équilibre mental, pendant notre temps libre, plus dans la pratique du «jass» ou du «flipper» entre collègues et la fréquentation des salles obscures que dans la lecture des grands écrivains ou des philosophes.



*Le «Poly» de Zurich.*

### Une vision réductrice de la réalité

Cette culture trop exclusivement scientifique et monodisciplinaire nous a amenés à voir et à concevoir la vie, au départ, de façon simpliste et mécaniste. Pour nous, en ce temps-là, la raison semblait dominer le monde. Celui de la matière comme celui des hommes. Les événements devaient donc s'enchaîner logiquement. A l'instar de Monsieur Jourdain avec la prose, nous faisions du positivisme primaire sans le savoir.

Une forme de manichéisme naïf venait compléter notre premier bagage intellectuel. Les choses nous apparaissaient justes ou fausses, bonnes ou mauvaises. Il n'y avait pas de milieu. L'ingénieur que nous étions ne connaissait pas le doute. Notre credo était sommaire. Nous possédions un savoir scientifique, objectif et fiable, et nous ne pouvions par conséquent pas avoir tort.

En outre, à l'époque, on commençait à parler de pluridisciplinarité. Mais l'application concrète de celle-ci restait très embryonnaire. Les études favorisaient peu – voire pas du tout – la confrontation d'idées, notamment avec les étudiants des autres branches. L'individualisme était la règle dans la pratique quotidienne. Une fois lâchés dans la vie professionnelle, l'architecte et l'ingénieur pouvaient ainsi avoir le sentiment d'être, sur leurs chantiers respectifs, seuls maîtres après Dieu.

Ces «déformations professionnelles» ne prédisposaient bien sûr pas à la compréhension – ni, par contrecoup, au respect – des autres. Pas plus qu'elles ne favorisaient la communication.

### L'école de la vie

Heureusement qu'après les études, chacun d'entre nous s'est trouvé confronté à de multiples situations qui, petit à petit, ont ébranlé nos certitudes et ont induit d'utiles révisions de nos schémas intellectuels. Le cadre professionnel ne fut toutefois pas un lieu privilégié pour la découverte de ce chemin de Damas. Car, dans ce milieu particulier, marqué presque toujours par une «monoculture», structuré autour d'une hiérarchie assez rigide des fonctions et des responsabilités, où la contestation est rarement autorisée et la critique peu encouragée, les travers dénoncés plus haut sont encore renforcés.

C'est plutôt hors du travail, dans des engagements sociaux de toute nature – par exemple politiques, culturels ou humanitaires –, et dans la confrontation avec d'autres gens venant d'autres horizons, que se fit ce nécessaire réajustement mental – qui fut quelquefois déstabilisant et inconfortable. D'autant plus qu'en l'occurrence, il ne s'agissait pas d'adopter de nouveaux dogmes, de choisir un autre environnement, aussi stable que le premier, mais bien d'introduire l'affectif, la sensibilité, le flou, le hasard aussi et l'incommensurable dans notre univers «de béton».

Précisons cependant que, même dans les situations complexes de l'existence, la formation d'ingénieur n'a pas que des travers. Bien maîtrisée et enrichie d'expériences vécues, elle est au contraire pleine de ressources. On y apprend en particulier à poser et à analyser lucidement les problèmes, imaginer des solutions concrètes à ceux-ci, à évaluer en les pondérant les variantes étudiées et à faire en définitive un choix éclairé de l'une d'entre elles. Puis, dans la pratique, on s'exerce à planifier la mise en œuvre de projets, à en gérer plusieurs à la fois, à

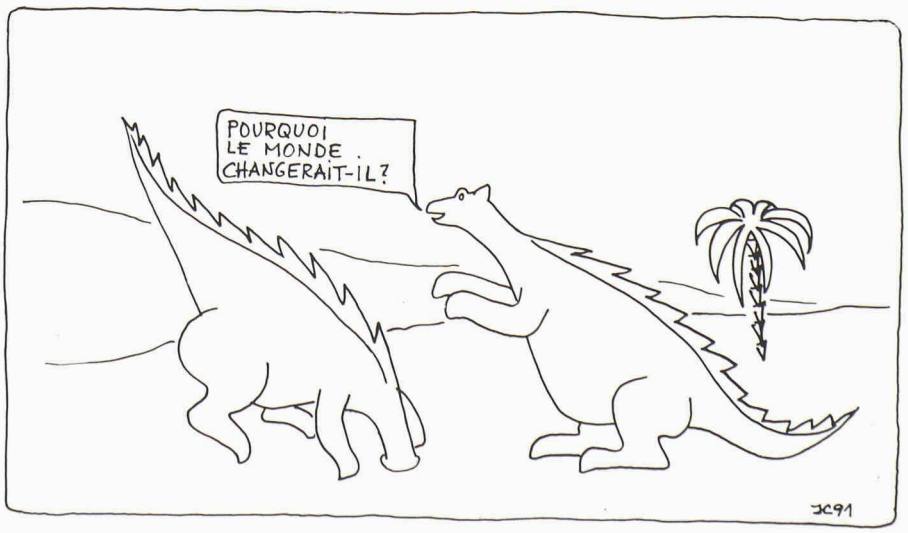
*Léonard de Vinci, artiste et ingénieur: machines hydrauliques.*

assurer le suivi et le contrôle de leur exécution. Et ces méthodes de travail sont tout à fait exportables dans d'autres domaines d'action. Plusieurs d'entre nous en tirent d'ailleurs constamment profit.

### Les dinosaures de la profession

Mais tous n'ont pas été « touchés par la grâce » - tant s'en faut. A voir, à entendre surtout, et à fréquenter certains collègues, on doit bien constater que ceux-ci, même quinquagénaires, n'ont rien perdu de leur suffisance juvénile et de leurs béates convictions. Alors que, quotidiennement, ils jonglent aisément avec les contraintes « traditionnelles » de toutes sortes - comme celles de l'économie et celles de la matière, ils se montrent néanmoins incapables d'intégrer les sujétions de l'environnement. L'écologie leur est aussi étrangère que le mouvement des planètes l'était aux contemporains de Galilée. Les sciences de la nature, et parmi elles les sciences de l'humain, semblent appartenir, pour eux, à une autre galaxie.

Pour les mêmes souvent - mais est-ce vraiment une surprise ? - les relations humaines se bornent à des rapports de pouvoir. Que ce soit le pouvoir de l'argent, celui de la connaissance ou encore celui qui est conféré par un statut professionnel. Rien d'étonnant dans ces conditions que le dialogue soit fréquemment impossible entre ce type de techniciens et le public. Et souvent aussi entre spécialistes de cet acabit lorsqu'ils viennent d'horizons différents. L'incommunicabilité trouve sa source dans le mépris de l'un pour l'ignorance des autres. Dans la prétention de celui qui croit détenir un savoir universel, un savoir qui, à l'usage, se révèle pourtant extrêmement limité et totalement insuffisant pour comprendre la psychologie des personnes et des groupes ou s'orienter dans les labyrinthes de la vie sociale.

Mais il n'est pas fatal que l'ingénieur soit un inculte. Un peu d'humilité face aux mystères du monde, une curiosité toujours en éveil, un intérêt porté aux autres hommes et une attention à leurs problèmes peuvent nous protéger de l'arrogance et de la fatuité. Encore faut-il accepter l'aventure de cette remise en question.

*Jean-Claude Crevoisier*
*Rue de l'Hôtel-de-Ville 8*
*2740 Moutier*